Document généré le 25 avr. 2024 07:16

Études littéraires africaines

MARAN (René), *Nouvelles africaines et françaises, inédites ou inconnues*. Présentation de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2018, 300 p. – ISBN : 978-2-343-14966-0

Pierre Halen

Numéro 47, 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1064786ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1064786ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2019). Compte rendu de [MARAN (René), *Nouvelles africaines et françaises, inédites ou inconnues*. Présentation de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2018, 300 p. – ISBN : 978-2-343-14966-0]. *Études littéraires africaines*, (47), 234–238. https://doi.org/10.7202/1064786ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'ouvrage se clôt sur une note du Baron de Vastey, secrétaire d'Henri Christophe, en réponse au projet de récupération des colonies mis en avant dans plusieurs publications de Malouet. Dans cette note publiée en 1814, soit vingt-cinq ans après la révolution haïtienne, Vastey s'insurge contre un tel projet et affirme la souveraineté d'Haïti. Pour ce faire, il met en perspective l'habile rhétorique déployée par Malouet au sujet des violences suscitées par le régime esclavagiste : « ils ont même l'effronterie de nous le proposer, de rentrer sous le joug ignominieux que nous avons brisé à jamais » (p. 142). Là encore, Carminella Biondi se livre à un travail minutieux de vérification des extraits que Vastey reprend à la lettre chez Malouet, en signalant les ajouts et en apportant des précisions éclairantes.

Suivi de cette cinglante réponse du Baron de Vastey, le *Mémoire sur l'esclavage des nègres* fait résonner une pluralité de voix, contemporaines de la chute de l'Ancien Régime, mais aussi de l'avènement de la première république noire. Au-delà du riche témoignage qu'elle présente de ces processus historiques, la réédition critique des textes de Malouet et de la note de Vasley fournit au lecteur ou à la lectrice des outils méthodologiques solides pour penser, au-delà des anachronismes, les enjeux politiques et idéologiques des débats abolitionnistes du XVIIIe siècle.

■ Mirella DO CARMO BOTARO

MARAN (RENÉ), *NOUVELLES AFRICAINES ET FRANÇAISES, INÉDITES OU INCONNUES*. PRÉSENTATION DE ROGER LITTLE. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2018, 300 P. – ISBN : 978-2-343-14966-0.

L'œuvre de René Maran n'est plus que très partiellement disponible en librairie : on trouve certes plusieurs éditions du « véritable roman nègre » *Batouala* qui lui valut le prix Goncourt en 1921 ; sa biographie de *Félix Éboué* figure au catalogue de L'Harmattan, et un ouvrage moins connu, *Asepsie noire*, a été réédité il y a peu par Jean-Michel Place, mais les autres titres ne sont disponibles qu'en seconde main ou sont des fins de stocks défraîchis. L'écrivain, cependant, est encore régulièrement invoqué au titre de « précurseur » ou de « devancier » de la négritude et, partant, de l'ensemble du corpus littéraire africain ; ajoutons que trois numéros spéciaux lui ont été consacrés ces dernières années par des revues universitaires tournées vers les cultures du Sud (*Francofonia*, *Présence africaine*, *Interculturel francophonies*) : qui dit mieux ? La décision de réé-

diter un certain nombre de ses nouvelles est donc une bonne chose, même si l'on peut se demander s'il n'aurait pas été préférable de republier un recueil comme *Bêtes de la brousse* tel qu'il a été édité en son temps, du vivant de l'auteur. Mais peut-être n'était-ce pas opportun : la prose narrative de Maran a un peu vieilli et se trouve finalement à sa place dans une collection dont le public est davantage académique que commercial. La solution adoptée par Roger Little est en quelque sorte anthologique et fait suivre quatre nouvelles d'inspiration africaine de quatre autres d'inspiration française, le terme d'inspiration laissant supposer que les années passées par Maran en Afrique centrale de 1909 à 1923 ont nourri les premières, et que les années postérieures au prix Goncourt ont nourri les secondes, selon la conception traditionnelle, tainienne pour tout dire, qui continue de prévaloir dans la réception des littératures coloniales aussi bien que post(-)coloniales. Donner une perception équilibrée des deux « inspirations » est aussi l'un des buts poursuivis par Roger Little, qui contribue ainsi à donner une représentation historiquement plus exacte d'un écrivain que ses trois seuls ouvrages réédités récemment ramènent au contraire au seul continent africain alors qu'il situa nombre de ses récits en France ; nous y reviendrons.

Lire les nouvelles « françaises » à la suite des « africaines » a en tout cas l'avantage de solliciter l'attention proprement littéraire du lecteur. Avec pour résultat de faire apparaître, d'un côté comme de l'autre, un Maran bien plus convaincant dans le format court qu'il ne l'est dans le récit long, tendant au roman : c'est décidément un styliste, comme le souligne Roger Little lorsqu'il insiste, à la suite de divers témoins et de l'écrivain lui-même, sur l'artisan ciseleur qui polit et repolit sa phrase en voulant ainsi faire honneur à la langue française, qu'il vénérait.

Dans ce recueil, « Djogoni », d'une part, et « L'homme qui attend », d'autre part, ont tout d'embryons de romans déjà bien développés, comme l'écrivain en avait lui-même le sentiment. Pourtant, le romanesque n'est pas vraiment son affaire, et si ses histoires émeuvent néanmoins le lecteur, c'est par ce qu'elles laissent percevoir, via la composition du protagoniste masculin central, de la personnalité de leur auteur : une sorte d'*ethos* d'honnête homme que Roger Little cerne fort bien, un *ethos* qui explique aussi pourquoi la narration est régulièrement encombrée par des commentaires généraux qui sont aujourd'hui un peu désuets. Maran, quoi qu'il en soit, trouve le ton juste dans ses portraits de chats, qui à eux seuls justifient le détour : que les amateurs se le disent. À noter que « Djogoni » est réédité en tête du volume dans sa seconde version,

plus longue (1965), la première (1928) étant reprise en annexe. Au-delà de la préférence esthétique qu'on peut avoir pour cette version originale, plus courte et mieux enlevée, on notera que les ajouts ultérieurs modifient fortement non seulement le sens initial du récit (la décision essentielle est finalement prise par le personnage principal après consultation d'une autorité coutumière, ce qui n'est pas le cas dans la version courte), mais également sa teneur langagière puisque cette autorité villageoise s'exprime dans un sabir qui n'a rien à envier au célèbre « y a bon » qu'on trouve dans diverses productions de l'entre-deux-guerres. Roger Little ne manque d'ailleurs pas de relever la singularité de ce passage, inattendu au regard de certaine déclaration de l'écrivain qui avait condamné le procédé.

Parmi les récits plus brefs, misant sur les effets de leur économie narrative et de leur chute, une nouvelle de sujet animalier comme « Les derniers jours de Baingué » est assurément une réussite. Peut-être que, comme le suggère R. Little, de tels sujets permettaient à l'écrivain d'échapper aux antinomies auxquelles il fut confronté, sans aucun doute celles d'un Noir instruit en butte aux préjugés de la société de son temps, mais aussi celles d'un administrateur colonial partagé entre ses idéaux et les *realia*, aussi bien les inégalités coloniales que des violences naturelles (« Les fourmis rouges ») ou coutumières (« Pohirro »). Ajoutons, puisqu'il s'agit de littérature de l'ère coloniale, que Maran épouse parfois aussi un point de vue anti-métropolitain (ex. p. 14-15), ce qui est sans rapport avec quelque question raciale. Si l'écrivain fait montre, dans ses nouvelles animalières, d'une belle maîtrise, c'est sans doute moins parce que ces récits reposeraient sur un grand sens de l'observation de la faune africaine que parce qu'elles permettent à l'auteur de sortir des contradictions que cristallise la figure plutôt hésitante du métis Djogoni, un homme « autrement même ». Une autre caractéristique de Maran, héritier du naturalisme en cela, est sa croyance en ce qu'il appelle l'*atavisme* : la notion apparaît d'abord sous sa plume dans le contexte de la société coloniale (p. 5, 23 notamment), où le métis Djogoni se découvre en quelque sorte interdit d'avenir par une épouse qui se sent obligée de regagner son village d'origine et une forme de servitude. Mais il est significatif qu'on retrouve également ce concept d'atavisme dans les nouvelles « françaises » (p. 213) : c'est l'indice que comptent moins ici les considérations encore raciales de la société coloniale, qu'un déterminisme social pesant dont l'« homme pareil aux autres » ne parvient pas à triompher ; ou auquel il ne parvient pas, en tant qu'auteur de fiction, à opposer un

démenti en construisant un personnage féminin à la hauteur de son désir de mobilité sociale.

Une bibliographie assez détaillée accompagne le commentaire de Roger Little, qui suggère finalement qu'il serait juste que René Maran soit reconnu comme un des grands écrivains… *français* de son temps. Le fait est que sa prose est celle d'un amoureux de la langue de Voltaire, singulièrement de son vocabulaire, mais aussi de son idiomatique et des effets qu'elle permet à un artiste qui en maîtrise les usages. Le *Trésor de la langue française*, si ce n'est déjà fait, ferait bien d'intégrer les œuvres de Maran à ses corpus de référence, tant on y trouve de curiosités, de termes rares, d'archaïsmes, souvent sonores. Maran aime par exemple le mot « panerée », qu'on n'entend plus guère aujourd'hui, non plus que le mot « cautèle » ou le verbe « abonnir ». À ce sujet, Roger Little a fort bien fait d'ajouter de nombreuses notes, comme à propos du « merle métallique » (mais pourquoi pas à propos du « gendarme », tout à côté ?), ou du « chikouangue » (*sic*, mais pourquoi pas à propos du « nystagmus », quelques lignes plus bas ?), ou encore à propos de cette curieuse bière « fécée » (ou fessée ? s'interroge R. Little) qu'on ne s'explique effectivement plus aujourd'hui. L'éditeur se méfie de la facile explication à base socio-linguistique, compatible avec les schèmes postcoloniaux : « surcompensation d'un complexe d'infériorité ? » (p. VIII), une explication qu'on est tenté de ressasser s'agissant de Maran ; il a raison : ici aussi, Maran, même s'il est le devancier de la négritude, est d'abord l'héritier des « abolis bibelots » de la fin-de-siècle littéraire, comme d'autres auteurs coloniaux de sa génération (pensons à un Joseph-Marie Jadot). Ou plutôt : comme beaucoup d'autres écrivains héritiers de la fin-de-siècle, le Belge Georges Eekhoud par exemple : c'est le genre de rapprochement qu'on ne fait pas quand on a chaussé des lunettes postcoloniales, et qui confortent l'hypothèse que l'œuvre de Maran est d'abord à situer au sein d'une histoire littéraire française élargie.

Toujours est-il que ces effets linguistiques un peu précieux font regretter que l'édition elle-même présente quelques problèmes. À coup sûr, il aurait ainsi fallu lire « ternir » et non « *tenir* d'un revers une victoire présumée complète » (p. 15) ; « avarice » dans « des visages ocellés par l'*avarie* » (p. 18) ; « plaies » dans « rêver *plaids* et bosses » (p. 165), etc. On aurait apprécié aussi quelques notes historiques en plus, à propos par exemple de « La Citas » (un quartier de Kinshasa) ou de « Thiesville », parce que ces toponymes ne sont plus guère déchiffrables aujourd'hui par le non spécialiste. Mais que ces légers regrets ne fassent pas obstacle à la lecture de cet ouvrage, qui

devrait trouver place dans toutes les bibliothèques, africanistes ou non : il le mérite.

■ Pierre HALEN

PANAÏTÉ (OANA), *THE COLONIAL FORTUNE IN CONTEMPORARY FICTION IN FRENCH*. LIVERPOOL : LIVERPOOL UNIVERSITY PRESS, 2017, 206 P. – ISBN 978-1-78694-029-2.

Le principal atout du présent ouvrage réside dans sa volonté affichée de croiser la lecture d'œuvres françaises et francophones, issues essentiellement des espaces africains et antillais. Pour son refus de toute distinction géographique, manifeste dans le choix liminal de l'expression « *fiction in french* », la réflexion menée par Oana Panaïté mérite d'être signalée : le décloisonnement de la critique, si souhaitable qu'il soit, ne saurait cependant être consenti à n'importe quel prix.

Placé sous le signe d'une « scène primitive » coloniale dont l'auteur, actuellement maître de conférences à l'Indiana University de Bloomington, se veut l'observatrice distanciée, *The Colonial Fortune in Contemporary Fiction in French* affiche dès son introduction une double volonté d'innovation. La première est d'ordre théorique : s'inscrivant dans la filiation des nombreux travaux consacrés outre-Atlantique aux études postcoloniales et à leur application dans le champ de la littérature française – pensons notamment au fameux *French Global* de 2010 –, O. Panaïté entend apporter sa pierre à un chemin désormais abondamment pavé de bonnes intentions. Tout en soulignant elle-même le risque inhérent à la vertigineuse diversification des préfixes, elle se propose ainsi de mettre en exergue une « esthétique para-coloniale » (p. 4), définie par la résurgence du passé impérial dans l'imaginaire politique et culturel contemporain et par sa reformulation littéraire. Cette innovation théorique, pour partie empruntée à John M. Archer, doit permettre d'émanciper la question coloniale des contraintes de la chronologie : à la nécessité de trancher entre solution de continuité et *continuum*, le préfixe « para- », désignant tantôt la proximité (« à côté de »), tantôt l'approximation (« à peu près »), tantôt encore l'anormalité, substitue une polysémie aussitôt présentée comme heuristique. Le colonial, à en croire cette approche, s'inscrit donc dans une temporalité hétérogène, si ce n'est spectrale, autant que dans une idéologie ambivalente, qui justifie la mise en examen systématique de textes suspectés de reconduire subrepticement les logiques impérialistes.